

**BULLETIN  
HISPANIQUE**

## Bulletin hispanique

Université Michel de Montaigne Bordeaux

111-2 | 2009

Varia

---

### Gerardo Diego, *Diario de a bordo y Cartas a Germaine* [1935]

Centro Cultural Generación del 27 - Fundación Gerardo Diego, Málaga,  
2007

**Bernard Sicot**



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1064>

ISSN : 1775-3821

#### Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 669-676

ISBN : 978-2-86781-617-8

ISSN : 0007-4640

#### Référence électronique

Bernard Sicot, « Gerardo Diego, *Diario de a bordo y Cartas a Germaine* [1935] », *Bulletin hispanique* [En ligne], 111-2 | 2009, mis en ligne le 11 septembre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1064>

---

Tous droits réservés

del médico de la casa de Alba, Jaime Bonells, *Perjuicios que acarrearán al género humano y al Estado las madres que rehúsan criar a sus hijos* (Madrid, Miguel Escribano, 1786).

La edición de Helena Establier va provista de unas doscientas cincuenta notas que establecen las variantes con respecto al original inglés y la idoneidad de la traducción, partiendo del conocimiento de la semántica histórica de ambas lenguas; y que asimismo indagan sobriamente en las referencias y las fuentes de Samuel Johnson, y en su lugar en el panorama literario de la Inglaterra del XVIII. Todos los amantes y estudiosos del siglo XVIII estamos desde hoy en deuda con ella.

Guillermo CARNERO

**Gerardo Diego**, *Diario de a bordo y Cartas a Germaine [1935]*. Jacques ISSOREL y Anne LACROIX (ed., pról. y notas). – Málaga, Centro Cultural Generación del 27 - Fundación Gerardo Diego, 2007, 109 + XV p.

Entre décembre 1934 et mars 1935, peu après la révolte des Asturies et alors que la droite était au pouvoir à Madrid, Gerardo Diego et le physicien Julio Palacios Martínez, de l'Université de Madrid, réalisèrent un voyage aux Philippines, encore sous domination américaine mais à la veille d'obtenir leur indépendance. Officiellement mandatés par la Junta de Relaciones Culturales et le ministère en charge des relations extérieures, leur mission consistait en une tournée de conférences dans les universités de Manille, les principaux centres de culture et *casinos* de l'archipel, tâche dont ils s'acquittèrent amplement pendant un mois, au cours de nombreux déplacements. Compte tenu du gommage progressif de la présence espagnole, de la situation politique du pays, à la croisée des chemins, il s'agissait, par le choix d'un poète de renom et d'un membre de l'Académie des sciences exactes, physiques et naturelles, de donner une image séduisante, à la fois culturelle et scientifique de l'Espagne, susceptible d'œuvrer pour le resserrement des liens avec l'ancienne colonie. C'est ce que permet de penser une dépêche ministérielle du 31 octobre 1934, adressée au consul général d'Espagne à Manille, où sont évoquées les suites à donner au voyage des conférenciers : l'envoi d'une bibliothèque « de cultura superior española », la création d'une « Institución Cultural Española » (Anexo III, doc. 1). Au cours des nombreuses escales et du long voyage aller à bord du bateau allemand qui les transportait, Gerardo Diego tint un journal et, jusqu'à son retour, écrivit une douzaine de lettres à sa femme, Germaine Marin, restée à Toulouse. Ce sont ces inédits, notes

de voyage et correspondance, que Jacques Issorel et Anne Lacroix présentent dans leur ouvrage.

Il est clair que, pas plus que les lettres, le journal de Diego n'était destiné à être publié. Sa forme en particulier l'atteste, peut-être aussi certains aspects de son contenu. Il s'agit, pour l'essentiel, de notes très brèves, juxtaposées dans un style plus que télégraphique, quasiment dépourvues de verbes et de coordination syntaxique, destinées vraisemblablement, comme le suggère le prologue, à servir ultérieurement d'« *aliciente para la memoria* » (p. 18) et dont l'intérêt proprement littéraire est très limité. Sortes de boîtes à chaussures conservant dans le plus grand désordre des dizaines de négatifs photographiques en attente de leur développement, ou bien répertoires de légendes en vrac pour des photos absentes, les passages énumératifs abondent et, parfois, occupent l'essentiel des notes ; ainsi, le mercredi 26 décembre 1934, journée d'escale dans la baie de Penang :

*Maravillas del paisaje. Vegetación. Chozas de los chinos. Escenas familiares. Bicicletas. La muchacha china del pyj. Que sonríe. Primero las calles de George-Town, correctas. Fortaleza, deportes. Luego la orilla deliciósima del mar. Búfalos. Especies de hórreos. Paredes de mimbre, madera, paja entrelazados. Techos de bálago. La vida al aire libre. Altares de Confucio. Escuelas chinas. Ensenadas. Árboles de la goma con su cacharrito. Praderas, verde iluminado de arroz. « Almadrabas » para la pesca. Aromas intensísimos. Palmas, cocoteros, etc. (p. 44)*

Inventaire qui cherche l'exhaustivité sous forme d'énumération kaléidoscopique, chaotique, à peine organisée par deux distributifs spatio-temporels, « primero », « luego » ; primauté du cliché instantané, mimésis, par accumulation, de l'abondance des impressions rétinienne : l'ensemble du journal est de cet ordre. Touriste attentif, Diego se montre sensible aux végétations, aux parfums, à l'exotisme de l'étrange ramené au connu – « especies de hórreos » –, aux délices stéréotypées des rivages orientaux – mer, palmiers, cocotiers –, aux séductions apparentes des tristes tropiques – « la vida al aire libre » – ; rien cependant n'est vraiment susceptible, dans ces notes, d'enrichir le *corpus* espagnol de la littérature de voyage ou orientaliste. Poète, sa vision est essentiellement d'ordre esthétique, comme lorsqu'il note, deux jours avant, le 24 décembre, avec force épithètes, comme autant d'essais sur sa palette, les variations chromatiques bleutées d'une mer qui, évidemment, n'est pas celle de Santander : « El mar, azul, foncé, morado, sólido, mercurial, añil todo corrido como en los grabados con tinta azul o morada, violeta, grana oscuro, rojo sordo, gris negro » (p. 42).

Dans le passage concernant Penang, pas plus qu'ailleurs n'est évoqué le travail éprouvant dans les rizières ou les plantations. C'est le vert des

premières qui capte son attention et le « cacharrito » où coule la gomme au pied des hévéas, et qu'il ne sait nommer, n'appelle de sa part aucune comparaison avec ce qu'il peut connaître, par exemple le « pote » et le dur labeur des gemmeurs dans l'Espagne des années 30. Les êtres humains rencontrés sont des éléments constitutifs du paysage exotique, ou se réduisent à de vagues « types » anthropologiques, comme à Ceylan où Diego note : « Estupendos tipos de indios [...] Son prácticamente negros » (p. 39-40) ou bien à Singapour : « Tipos como en Penang, dominando chinos » (p. 48). Pourtant, de Ceylan, il commençait par une formule prometteuse quelques lignes pour sa femme : « Lo más interesante de Colombo es la gente », mais immédiatement l'intérêt annoncé pour « les gens » se transforme en leur description pittoresque où réapparaît le mot « tipo » et qui, sans transition, enchaîne sur les zébus :

*Estamos en plena Asia. Apenas se ven mujeres. Y los hombres con túnicas o medio desnudos con moños, peinetas o cabellera colgando, descalzos, cobrizos o totalmente negros en su mayoría aunque de facciones correctas. Y sobre todo los tipos. ¡Magníficos! Qué viejos estilo Tagore. Qué chiquillos, qué túnicas de colores vivísimos, púrpura, naranja, morado, verde, amarillo. Algo admirable. Y la manera de andar. Y los cebús o pequeños búfalos tirando de las carretas (p. 64).*

Diego s'exclame et s'émerveille. Il ne creuse pas, ne pose pas de questions. Ses exclamations admiratives ne concernent que la surface de ce qui est pour lui pur spectacle asiatique. Mais sa remarque sur les traits « corrects » des visages noirs frise le racisme ordinaire ; Tagore n'apparaît, incidemment, que pour une comparaison morphologique, Gandhi n'est pas mentionné ; même vraie, la cohabitation des hommes et des animaux, abruptement présentée dans le texte et dépourvue de commentaire est d'un effet surprenant.

L'histoire ou la politique ne sont pas plus présentes dans ses observations que les réalités sociales et économiques. Pourtant, au début de son voyage, entre deux notations climatiques, il signale sa lecture de *Noli me tangere*, livre de José Rizal qui aurait pu justifier quelques remarques concernant le colonialisme. Seule une brève formule, vague bien qu'hyperbolique, dit son intérêt et il revient aussitôt à la beauté superlative du paysage marin : « Calor [...] Leo *Noli me tangere* que empecé ayer y me interesa enormemente. El calor es, con todo, soportable; casi siempre hay brisa. Hermoso crepúsculo con velos de gaviotas y nubes plumizas. Mar bellísima » (p. 36). Sur le bateau allemand où voyagent les deux conférenciers, l'ambiance, dont il suggère lui-même certaines pesanteurs, ne le conduit pas non plus à évoquer la montée des périls en Europe. Parmi les passagers, « el médico, joven y

bello hitleriano » fait simplement et comme naturellement partie du paysage humain, avec « una fräulein, el javanés, un holandés y nosotros », écrit-il à Germaine, et son seul commentaire, frivole ou conjugalement rassurant, concerne l'inélégance de la « fräulein » : « es bastante fea [...] y cada comida se pone algo diferente, pero todo igualmente horrible » (p. 59). Dans une autre lettre, datée du 25 décembre, il évoque la nuit de Noël à bord, sa tonalité toute germanique et il ajoute : « Hoy ha habido una especie de mitin nazi para la tripulación », phrase immédiatement suivie d'un retour émerveillé aux charmes puissants des phosphorescences marines, « espectáculo «féérique» verdaderamente » (p. 65). L'ellipse, l'allusion incidente, les changements discursifs abrupts, semblent caractériser en ce domaine le style des lettres et du journal de Diego. Modalités d'écriture dont le caractère sibyllin attirera plus l'attention de ses biographes que celle des critiques littéraires ; du moins autant que les informations factuelles concernant ce voyage dont jusqu'à maintenant on ne connaissait pas les détails.

Malgré l'intérêt modeste du journal qui, par ailleurs, n'apporte sur le poète aucun éclairage vraiment nouveau ou surprenant, le livre préparé par Jacques Issorel et Anne Lacroix attire l'attention car, outre ses qualités proprement éditoriales, il se présente comme un jeu de miroirs plus ou moins déformants mais réfléchissant tous les mêmes images. Non seulement les feuillets manuscrits de Diego (pages paires, en fac-similé) font face à leur transcription (pages impaires), mais les lettres à Germaine (p. 56-82) reprennent et développent certaines des notes pointillistes du journal (p. 28-52). Les énumérations cependant ne disparaissent pas, les descriptions se maintiennent à la surface des choses et des êtres, leur auteur restant insensible (apparemment) aux réalités entrevues, comme le montre cette lettre du 28 décembre qui concerne à nouveau Penang :

*Por la tarde volvimos a salir [...] Y otra vez por la noche. La gente duerme tranquilamente en las calles, acostada en unos catres. La manera de vestir (o de no vestir) es épica [...] Pero los que son magníficos, solemnes, mayestáticos son los hindúes. Vimos en Penang 2 que parecían príncipes. Qué belleza varonil. Qué ojos, narices, barbas, andares, modales. Y eran dos pelanas cualquiera que no tenían donde caerse muertos (p. 67).*

En somme, ici également, majesté et esthétique dissimulent la pauvreté, l'adjectif « épica » se situe entre ironie et sarcasme et le commentaire final sombre dans le mépris. Vivre dans la rue, y dormir, ne provoque aucune exclamation indignée : la vision du touriste comblé par tant de misère tranquille n'est troublée par aucune voix de la conscience.

Un autre miroir, discret, renvoie cependant quelques images sensiblement

différentes. Il s'agit des notes présentées en marge du journal de Diego, extraites du livre écrit sur le bateau par José Palacios durant le voyage de retour (*Filipinas, orgullo de España. Un viaje por las islas de la Malasia*, 1935). Ce sont, évidemment, des descriptions plus scientifiques que poétiques, même si leur auteur ne reste pas insensible à la beauté de certains phénomènes naturels. Par exemple, les phosphorescences observées par Diego durant le voyage aller sont ainsi expliquées :

[...] *se trata de un grandioso espectáculo, verdaderamente fascinador. La espuma que levanta el barco al cortar el mar, que aparece de tinta en esta noche oscura, se convierte en una catarata de luz, que ilumina todo el casco y llega hasta las caras de los marineros. Las bandadas de peces, que huyen vertiginosamente, dejan tras sí una estela, como si fueran cobetes. Todo es debido a un protozoo pequeñísimo al que los naturalistas dan el nombre de Noctiluca miliaris* (n. 40, p. 36).

Ailleurs, certains mots employés par Palacios sont le signe d'une captation de la réalité toute différente de celle du poète. Lorsque celui-ci note, incidemment : « Abundan los chismes tirados por hombres » (p. 40), son compagnon de voyage non seulement donne le terme exact mais remplace « hombres » par « bestias humanas » et souligne leur omniprésence, leur nudité : « He dejado para lo último el hablar de las *rikchas* : los vehículos tirados por bestias humanas de que tanto hablan los libros de viajes. En efecto, se encuentran en cuanto se pone pie en tierra. Aquí van tirados por indios negrísimos, sin otra vestimenta que un calzón blanco » (n. 46, p. 40). Alors que Diego préfère nommer Tagore plutôt que Gandhi, et que, plus loin dans son journal, là où, après avoir visité un village de la *ría* de Portswettenham, il s'interroge sur les raisons d'un attroupement – « Propaganda ¿comunista, religiosa? » (p. 46) –, Palacios ne manque pas de voir et de signaler les portraits nombreux du héros des luttes politiques non violentes pour l'indépendance de l'Inde et termine sur une conclusion évidente, loin des hypothèses du journal de Diego :

*En una plazoleta semioscura hay un buen golpe de hombres sentados en el suelo, que escuchan atentamente un discurso. El orador habla lentamente con tono persuasivo, sin poner pasión ni violencia en sus palabras. No entiendo nada de lo que dice, pero supongo que hace propaganda política y como en las tiendas indostánicas abundan los retratos de Gandhi y de diversos miembros de las dinastías indígenas, sin que se vea por casualidad una estampa del rey Jorge ni siquiera del príncipe de Gales, sospecho que la reunión tiene carácter nacionalista* (n. 54, p. 46).

On peut supposer que la lecture complète du livre de Palacios permettrait de signaler bien d'autres contrepoints significatifs. Les deux hommes ont fait le même voyage, visité les mêmes contrées, observé les mêmes scènes, mais la plume du poète n'en rend compte qu'avec distance et détachement. D'autant que Diego était bien conscient, et apparemment satisfait, d'abandonner à son compagnon le rôle de chroniqueur laborieux. Il explique, dans le premier commentaire de ses sonnets orientaux, avec quelque condescendance et affectant une pose de poète voluptueusement paresseux, cette épatante et inégale répartition des tâches :

*Mi ilustre compañero de viaje, más activo que yo para luchar contra el bochorno ecuatorial, escribió durante la travesía un puntual y ameno libro: Filipinas, orgullo de España, descargando mi conciencia de un peso que me quebrantaba, porque parecía en principio que un poeta siempre está más cerca que un físico de ciertos deberes de cronista. Yo, viéndole llenar cuartillas clarividentes y caligráficas, me tomaba con más voluptuosidad la transoceánica vacación tumbándome sobre cubierta o sobre la litera del camarote para cerrar los ojos y recordar tanta maravilla, para soñar o para entregarme a los placeres prohibidos de la poesía<sup>9</sup>.*

La longue dépêche du 22 février 1935, par laquelle le consul général d'Espagne (Miguel Espinós) rend compte à son ministre de la mission des deux conférenciers (Anexo I, p. 89-105), constitue un autre miroir. Ou, plutôt, nous fait passer derrière puisque nous y découvrons, dans le registre archétypique de la correspondance diplomatique, outre le déroulement évidemment sans faille de la mission envoyée par Madrid, les diverses modalités de son organisation et les retombées escomptées. On suit l'itinéraire des deux Espagnols, on apprend le nombre surprenant des conférences données par l'un et par l'autre et leurs titres à chaque endroit. Le style du consul, au service de l'ampleur qu'il veut attribuer au succès remporté, se fait particulièrement hyperbolique : les « *misioneros culturales* » (p. 93), ont réalisé une tâche « formidable y maravillosa » (p. 92), ont été l'objet d'un « *recibimiento apoteósico* » (p. 97), de continuelles invitations à des réceptions, des banquets dont l'un d'entre eux, au *Casino español*, a été « *monstruoso* » (p. 100) et a réuni « *todo el mundo : españolas, filipinas, americanas del norte, inglesas, japonesas, etc.* » (p. 101). Inévitablement, une telle activité se doit d'avoir des retombées importantes et le consul laisse augurer des résultats « *portentosos por la amistad hispano-filipina* » (p. 100). Autant de termes qui, finalement, en faisant l'éloge appuyé des deux voyageurs,

---

9. Gerardo Diego, *Obras completas. Poesía*, Madrid, Alfaguara, edición del centenario, 1989, t. 1, p. 499-500.

font aussi celui du responsable d'une organisation impeccable, capable de mobiliser le ban et l'arrière-ban des forces vives hispano-philippines afin d'assurer la réussite d'une opération pour laquelle il avait reçu de Madrid de pressantes recommandations : « [...] *cúmpleme encargar a V. S. se sirva hacer las gestiones pertinentes para que dichos profesores tengan en su labor el éxito que se persigue y para que las instituciones mencionadas [universidades y centros culturales] les den todo género de facilidades, así como V. S. mismo en el desempeño de la misión que les ha sido confiada* » (doc. cité). Miguel Espinós, fin diplomate et serviteur zélé, déclare ne pas ignorer combien il est difficile de séparer « *lo cultural de lo político* » (p. 94) mais, en fait, il sait pertinemment que l'un est au service de l'autre. Sa préoccupation essentielle, qu'il convient de faire « remonter » au ministère madrilène, transparait dans l'emploi des termes « *españolizar* », « *españolismo* » (p. 93), comme lorsqu'il se félicite des discours « *de un españolismo que llegaba al alma* », prononcés par le président de l'Université des Philippines (p. 94). On comprend mieux qu'il souligne la présence conjointe, à certaines réceptions, des autorités philippines et nord-américaines et on constate, gage de futurs succès pour sa politique active, l'omniprésence d'une colonie d'origine espagnole, encore puissante, dont les membres « *tiraron materialmente las casas por las ventanas* » (p. 102), en particulier don Joaquín J. Elizalde Aycinena, « *modelo de españoles* » (p. 103), magnat de l'industrie, des plantations, etc., mécène de l'opération, fournissant, entre autres, voitures, avion et bateaux. Pour lui et pour tous ceux, Espagnols et Philippins, recteurs et agents consulaires, forces vives de « *la Colonia* » qui permirent une telle apothéose, des décorations sont demandées, dans une hiérarchie qui tient compte des services rendus, et de ceux à venir...

C'est dans ce jeu de miroirs divers, complété en annexe par des photographies, que résident la véritable originalité et l'intérêt indéniable du livre qui nous est proposé. Mais le prologue fait allusion à une plus grande complexité spéculaire. Les éditeurs y évoquent, à juste titre, un « *corpus malayo* » beaucoup plus vaste, incluant les 12 sonnets qui figurent dans l'édition de 1941 de *Alondra de verdad*, auxquels il faut ajouter une quantité équivalente d'articles publiés par Diego entre 1942 et 1973 dans divers journaux dont *ABC*, *Arriba* et *El Alcázar*. Bien que ni les uns ni les autres ne soient inédits et se trouvent maintenant inclus dans les œuvres complètes de l'auteur, il eût été intéressant de pouvoir disposer de tout ce matériel dans le même volume, à côté du journal et des lettres. Certes, le projet éditorial s'en serait trouvé fort modifié mais notoirement enrichi par de nouvelles diffractions. Quelques-uns des articles, en accord avec le rôle supposé du journal (« *aliciente para la memoria* »), auraient pu nuancer (ou confirmer)

certain aspects des notes non rédigées de Diego ou quelques propos ébauchés. En revanche, les sonnets, dans leur impeccable facture, n'auraient apporté qu'une preuve de plus de la dextérité du poète, de la hauteur toute « poétique » qu'il affectionne et, dans celui qui s'intitule « *Adiós* », de sa vision essentiellement exotique et esthétique :

*Adiós, islas malayas, bizarria  
y capricho del mar, lujo del moro,  
playas de Mindanao y de Mindoro,  
bajo las palmas que el aire mecía.*

*Bronces humanos, siempre en melodía  
de escorzo, aladas danzas, meteoro  
de flamígero ritmo y krisés de oro  
y núbiles doncellas de Oceanía.*

*Adiós, volcanes de abrasadas minas,  
alzando erectos, vírgenes, sus pechos  
y sus lagos que sueñan con las nieves.*

*Adiós, puestas de sol en los estrechos,  
laberinto de fuego, islas divinas,  
Sabang, Penang, Panay, Bali, Celebes<sup>1</sup>.*

Luis Cernuda, poète tout aussi rigoureux et musicalement sensible, nullement indifférent aux plages du Mexique, aux palmiers et aux « bronces humanos » a su, quelques temps après, dans *Variaciones sobre tema mexicano*, tout en donnant une juste hauteur poétique à la géographie tropicale évoquée, enrichir ses poèmes en prose d'un contenu humain leur permettant d'échapper à la vacuité et à l'inanité dont le sonnet cité est un sonore exemple.

Bernard SICOT

**Serge Barba**, *De la frontière aux barbelés : Les chemins de la Retirada 1939*. – Canet (Pyrénées-Orientales), Trabucaire, 2009, 256 p. – ISBN 978-2-84974-086-6.

Entre le 28 janvier et le 13 février 1939, quelque cinq cent mille républicains espagnols franchissent la frontière qui, de Bourg-Madame à Cerbère, sépare la France de l'Espagne. Le gouvernement français de l'époque, dirigé par

1. Gerardo Diego, *Obras completas. Poesía, op. cit.*, p. 462.